N° 934. DIMANCHE 7 FÉVRIER 1864. 8me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. Laffitte, Bullier et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. Havas, Laffitte, Bullier et Cie, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

6 février 1864.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'*Agence Havas* nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 4 février.

Le bilan hebdomadaire de la Banque d'Angleterre donne les résultats suivants: *Augmentation :* Réserve des billets, 6,400 liv. st.; portefeuille, 371.490 liv. st.; compte du Trésor, 411.621 liv. st.; encaisse métallique, 281.023 liv. st.
Diminution : Comptes particuliers, 33.646 liv. st.

Le paquebot *Teutonia*, arrivé à Southampton, a apporté 110.500 dollars.

Kiel, 4 janvier,

Dans l'attaque dirigée hier contre le Dannewerk, les Autrichiens ont pris Bustorf et Wedelspang. Il leur restait encore une position à enlever. La canonnade continue aujourd'hui.

Copenhague, 4 février.

Rien d'important n'avait eu lieu jusqu'à ce matin à onze heures. On ne signale qu'un engagement d'artillerie sans importance entre les deux armées.

Kiel, 4 février, soir.

Les avis ultérieurs annoncent que les Autrichiens se sont emparés, non de Bustorf, mais de la ligne des forts extérieurs.

Madrid, 4 février.

On lit dans la *Gazette de Madrid :* La Reine a décidé que les officiers qui doivent assister à la présentation de l'infant ou de l'infante dont la naissance est attendue, ne porteraient pas le deuil récemment prescrit à l'occasion de la mort de la duchesse de Parme.

Vienne, 5 février.

Chambre des députés. M. Giskra propose, pour témoigner l'admiration et la reconnaissance inspirées par la bravoure des troupes ainsi que les sentiments de regret éprouvés pour les soldats morts dans le Schleswig, que l'assemblée, laissant de côté toutes les affaires à l'ordre du jour, exprime son admiration pour le premier brillant fait d'armes de l'armée autrichienne avec ses sympathies pour les vaillants soldats autrichiens et ses vœux pour leurs succès ultérieurs.

Toute l'assemblée se lève en faisant entendre une triple salve d'acclamations.

A la Chambre des seigneurs une démonstration semblable a eu lieu sur la proposition de M. de Kuefstein.

Bucharest, 4 février, soir.

La Chambre a voté par 47 voix contre 3, le projet de la loi relatif à l'établissement du Conseil d'Etat.

Berlin, 5 février.

La *Gazette de la Baltique* publie un télégramme d'après lequel l'embargo aurait été mis à Helsingor sur deux navires prussiens.

Berlin, 5 février.

On mande ce matin du quartier général autrichien : Hier, il ne s'est passé rien d'important. La neige tombe. — L'envoi de dépêches sur les événements du théâtre de la guerre rencontre des obstacles.

La lutte se poursuit dans le Schleswig. Les Prussiens, au nombre de 9,000 hommes, avec deux batteries de canon, ont tenté le 3 une seconde attaque contre Missunde. Les Danois avec 2,000 hommes les ont vigoureusement repoussés. Ces derniers ont perdu près de 200 hommes dans ce combat, ils ont eu 3 officiers tués et 4 blessés. Les dépêches de Kiel affirment que les Prussiens ont eu 300 hommes hors de combat.

Le même jour, les Autrichiens ont de leur côté attaqué la position de Dannewerk à Bustorf. Ils se sont retirés vers le soir en laissant quelques prisonniers entre les mains des Danois.

Plus tard le feu a recommencé mais il a cessé ensuite.

—

Le roi Christian, accompagné d'un aide-de-camp et de M Monrad, a inspecté les travaux de Missunde, mercredi dans l'avant midi.

—

Une dépêche de Copenhague affirme que le duc d'Augustenbourg a été proclamé à Eckenfoerde dans le duché de Sleswig. Cet acte a eu lieu sur la place publique, en présence des troupes prussiennes. La dépêche ajoute que le maire d'Eckenfoerde a été chassé.

On a beaucoup parlé dit la *Presse*, des engagements imposés au Danemarck par les traités de Londres de 1851 ; nous croyons qu'il n'est pas sans utilité de reproduire les clauses spéciales de ce traité.

Le Gouvernement danois a promis.

1° De rétablir les Etats provinciaux du Sleswig ;

2° De ne pas incorporer ce duché au royaume, et de ne pas faire une seule démarche dans ce but ;

3° De maintenir les institutions (non politiques) communes aux duchés du Holstein et du Sleswig, telles que le canal de l'Eider, l'université, etc., etc., de même que le *nexus socialis* de droit privé qui existe entre la noblesse du Sleswig et du Holstein.

De son côté, le Gouvernement danois a reçu de la part de l'Autriche et de la Prusse l'assurance :

1° Que le principe de l'unification du Sleswig-Holstein comme Etat spécial serait définitivement abandonné.

2° Qu'en conséquence, on n'opérerait ni actuellement ni à l'avenir, la réunion du Holstein et du Sleswig, et qu'il n'y aurait pas de connexion plus intime que celle qui existe entre eux et le royaume ;

3° Que, par suite, la communauté d'administration qui existait depuis 1834 et celle du pouvoir judiciaire suprême seraient supprimées à perpétuité.

Ce sont là les seules stipulations que contienne le traité au point de vue de la question qui préoccupe actuellement l'Europe.

On lit dans la *France :*

« Il règne en Danemark une indignation générale contre l'Angleterre. C'est la pression de cette puissance, dit-on, qui, après avoir engagé la couronne à la résistance, a exigé d'elle concession sur concession, lui a fait évacuer le Holstein, enfin l'a entraînée à détruire de ses propres mains des fortifications qui eussent coûté vingt mille hommes aux Allemands avant qu'ils fussent arrivés même au pied du Dannewerke. »

Le discours d'ouverture du Parlement d'Angleterre que nous publions plus loin a trompé toutes les espérances. On s'attendait à quelque chose de plus explicite sur la politique anglaise dans le conflit dano-allemand. Il n'en a pas été ainsi. Dans le paragraphe du discours royal qui traite cette question, le gouvernement britannique ne prend parti pour le Danemark que d'une façon assez terne. Dans son sentiment, le droit est du côté de Christian IX, mais l'Angleterre ne se croit pas obligée pour cela à prendre la défense du Danemark contre l'invasion armée de l'Autriche et de la Prusse. « Ayez donc, dit un de nos correspondants, des amis et même des gendres sur les trônes et sur les marches des trônes pour qu'ils vous laissent ainsi dans l'embarras, dans le péril... »

Du reste, le rôle de l'Angleterre est dans cette circonstance ce qu'il a toujours été, ce qu'il sera toujours : faire naître des difficultés, créer des embarras, souffler la discorde, employer ses agents à répandre l'infamie aux quatre coins du monde sans s'inquiéter des graves conséquences qui résulteront pour les autres nations d'une conduite aussi lâche que déloyale.

On a beaucoup remarqué qu'il n'était question dans le discours d'ouverture ni de la Pologne, ni de l'Italie, ni du Mexique. Encore des questions épineuses pour la *loyale* politique du Cabinet anglais.

On avait prétendu que les ministres anglais auraient tenu au sein du Parlement un langage plus belliqueux. Mais lord Russell, pas plus que lord Palmerston n'a rien dit qui put faire croire à une intervention armée de la part de l'Angleterre. Les deux ministres ont, il est vrai, fortement blâmé l'Autriche et la Prusse d'avoir envahi le Schleswig... sans leur permission... mais lord Russell, après avoir déclaré qu'il n'avait été fait au Danemark aucune promesse d'assistance, a ajouté « qu'il ne saurait dire ce que l'avenir peut amener » (Monsieur de la Palisse aurait trouvé que lord Russell a raison).

Il y a longtemps que les ministres de la superbe Angleterre menacent l'Allemagne de leur colère. C'est la première fois, il est vrai, qu'ils osent s'attaquer à une nation capable de se défendre. Mais leurs menaces, quelque part qu'elles se produisent, ne peuvent inspirer que le plus profond dédain.

J. REBOUX.

On écrit de Mexico le 28 décembre au *Moniteur :*

L'année va commencer sous les plus heureux augures pour tout le monde, et surtout pour l'armée mexicaine, que ses deux dernières victoires réhabilitent complétement auprès des esprits les plus prévenus.

La tolérance politique dont fait preuve la régence amène les meilleurs résultats. Il n'y a pas une seule personne qui soit arrêtée pour cause d'opinion, et l'on voit se promener librement à Mexico des personnages qui ont joué les rôles les plus importants sous le gouvernement déchu.

Le discours prononcé par l'Empereur à l'ouverture des Chambres a puissamment contribué à l'apaisement, à la conciliation. En le lisant, il n'est pas resté un Mexicain qui ne fut convaincu du désintéressement de l'Empereur.

Tout le monde comprend maintenant que le Mexique périssait par l'anarchie s'il ne se fût jeté dans les bras de la monarchie. C'est en vain que de rares ennemis occultes ont tenté de répandre des bruits opposés au prompt rétablissement du trône, le *Journal Officiel* vient de rassurer tous les honnêtes gens en publiant l'extrait suivant d'une lettre adressée de Miramar, le 4 novembre dernier, au général Almonte, par S. A. I. et R. l'archiduc Ferdinand-Maximilien :

« Tenez pour certain, mon cher général, que je n'hésite en aucune manière ; ma résolution est bien prise, et, depuis mon discours du 3 octobre, elle est proclamée à la face du Mexique et du monde et je n'attends pour prendre les rênes du gouvernement que l'accomplissement de la condition que non-seulement ma propre dignité, mais surtout l'intérêt de votre patrie m'a obligé de poser.

» Je vous ai déjà donné ces assurances dans ma lettre du 9 octobre, et je me plais à les renouveler ici. Vous pourrez faire de ma lettre l'usage qui vous paraîtra convenable pour dissiper les doutes qui pourraient encore subsister au Mexique. »

Le paquebot qui partira de Vera-Cruz le 15 janvier pour Saint-Nazaire et qui arrivera en France vers le 14 février, emporte la nouvelle députation chargée d'aller à Miramar offrir à l'archiduc la ratification par les provinces du vote de l'assemblée des notables de Mexico, condition qui avait été posée par l'archiduc.

Le général en chef s'est porté vers Zacateca et le général Doucy s'est dirigé de Zagos sur Guadalajara, tandis que la cavalerie du général Castagny prend ou disperse les fuyards d'Uraga.

Partout, dans les villes, comme dans les plus humbles villages, les troupes françaises sont accueillies avec cordialité et enthousiasme. Tous les points habités voudraient avoir une petite garnison de ces soldats, si braves, si gais, si serviables et qui, intimement mêlés à la popu-

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 7 FÉVRIER 1864.

— N° 5. —

LE CŒUR HUMAIN*

CHAPITRE IV.

(Suite).

Heureusement Hermer arriva. Il remarqua aussitôt que quelque chose clochait, et il fut fort surpris que Lindorm, qui ne désirait d'ordinaire d'autre société que son entourage, eût persuadé à Kornelli de rester. Mais, sans se permettre la moindre observation, il donna à l'entretien un tour gai et facile, parvint à dissiper la contrainte et le malaise, et proposa ensuite une partie de billard, qui fut acceptée avec grand plaisir. On se livra à ce délassement jusqu'à l'heure du dîner ; après ce repas, quand on eut un peu bâillé, on fit la sieste, on prit le café, et les hommes allèrent à la pêche. Ainsi se passa la première journée

La seconde commença par la chasse, et, à cette occasion, on resta la plus grande partie du jour au presbytère, qui était sur la route. Peu à peu Lindorm et Kornelli se trouvaient ensemble sur un pied plus libre, presque amical, ils le sentaient tous les deux et s'en félicitaient.

Lorsqu'ils rentrèrent vers le soir à Engelvik, Georgina s'aperçut avec une joie véritable du changement qu'avaient produit une journée passée ensemble et un échange amical de pensées. Lindorm vola à elle avec une joie franche, la pressa sur son cœur, prit son fils sur ses bras, joua avec lui, et tout annonça qu'il avait le cœur tranquille et heureux.

Kornelli, témoin de cette scène, eut la délicatesse et la force d'étouffer un soupir prêt à s'échapper de sa poitrine. Il ne voulait pas être envieux, il ne voulait que jouir de la vue de Georgina. On se mit gaiement à table pour prendre le thé.

« Ma femme et moi, dit Lindorm d'un ton aimable, nous aimons une lecture attachante ; si tu partages notre goût, Kornelli, tu seras notre lecteur.

— Très volontiers, » assura le capitaine.

Le baron alla chercher le livre dans le cabinet. Pendant ce temps-là, Kornelli entretint Georgina de leur visite au presbytère et lui raconta quel plaisir il avait trouvé dans la conversation du pasteur, véritable homme de Dieu, tout simple et savant sans le moindre pédantisme, et, en outre, amphytrion agréable et enjoué, dès qu'il avait quitté le cabinet d'étude pour la table bien servie.

En rentrant, Lindorm remarqua avec une satisfaction vraie qu'il ne se manifestait pas la moindre trace d'embarras ni d'un côté, ni de l'autre.

Après avoir résumé succinctement la première partie de l'ouvrage, le baron se mit à lire. Georgina tricotait une jaquette pour son fils, et le capitaine se tordait la moustache ; c'était un agréable tableau domestique, et la petite société se sépara tard, très-contente d'elle-même et des autres.

La semaine s'écoula ainsi au milieu des jouissances d'une tranquille vie d'intérieur. Le baron devenait plus calme, et le capitaine plus gai ; hôte agréable, Kornelli était vraiment cher à Lindorm. Georgina seule sentait au fond du cœur une anxiété indicible ; mais elle n'en parlait pas, croyant que ce n'était qu'un sombre fruit de cette antipathie inexplicable que, malgré elle, elle conservait secrètement contre Kornelli.

La session du tribunal venait de s'ouvrir, et Lindorm avait besoin de se rendre, pour une affaire, au lieu où il siégeait. Kornelli voulait absolument l'accompagner, mais le baron l'en dissuada de toutes ses forces en lui disant que ce voyage serait souverainement ennuyeux pour lui. Le capitaine céda par courtoisie, et se résigna à rester à la maison ; mais la baronne, prévoyant cela, avait, à l'insu de son mari, invité sa mère à venir à Engelvik, et, au moment où Lindorm allait monter en voiture, sa belle-mère sortait de la barque. Il n'eut pas de peine à deviner la coïncidence, jeta un coup-d'œil affectueux sur sa femme et s'empressa de gagner le rivage pour recevoir Mme Hermer.

« Je te charge, Kornelli, de bien amuser ces dames, » dit le baron.

Puis, après avoir baisé la main à sa belle-mère et les joues à sa femme, il monta en voiture et partit. Son humeur était charmante, et son cœur allégé. Après ses observations infructueuses de toute une semaine, il commençait déjà à regarder son plan comme une folie. Mais, comme il avait décidé Kornelli à prolonger son séjour, il fallait bien laisser aller la chose, et il était parfaitement convaincu que tout cela ne pourrait finir que très-bien. Il se rappela, chemin faisant, les exhortations de Brant, et il se sentit au comble du bonheur à la pensée que Kornelli les quitterait dans quelques semaines. Il résolut d'écrire par le prochain courrier à son ami Brant pour calmer toutes ses inquiétudes en l'informant que, grâce à la Providence, tout avait marché à souhait, qu'il avait reconnu à temps son erreur, que Kornelli n'était plus pour lui qu'un hôte agréable, etc.

Tels étaient maintenant les sentiments et les pensées de Lindorm ; il était revenu à la raison, mais, dans son égoïsme, il remerciait Dieu d'avoir conduit son vaisseau dans le port, et il oubliait complétement que Kornelli aurait peut-être à lutter plus d'une fois contre les tempêtes de son cœur avant d'aborder aussi en lieu sûr.

Et si le capitaine ne parvenait jamais à jeter l'ancre dans le port de la paix, qu'adviendrait-il de celle de Lindorm? Mais ce dernier croyait que Kornelli triompherait des tempêtes, et qu'il lui suffirait de changer de lieu et de société pour que ses sentiments fissent place à d'autres.

Ses affaires au tribunal terminées, le baron engagea le président à l'accompagner le soir à Engelvik avec Hermer, pour faire une partie et la connaissance du capitaine Kornelli. Le digne magistrat, qui ne résistait jamais à un argument fondé sur une table à jeu, accepta sans se faire prier, et ces trois messieurs se mirent en route.

A leur arrivée, ils trouvèrent Mme Hermer et Kornelli seuls au salon et jouant au piquet. Georgina était dans le cabinet à endormir son enfant, que la dentition avait rendu très-difficile depuis le matin.

« Ma chère Georgina, dit tendrement Lindorm en passant un bras autour de la mère et du fils, es-tu restée tout le jour à t'ennuyer ici ?

— Je n'ai certes pas éprouvé d'ennui, répondit-elle en riant; mais, mon cher Gustave, si ce n'est pour le dîner, je n'ai pu quitter notre enfant, et, sans ma mère, je ne sais quelle ressource aurait eue le capitaine Kornelli; je crains même qu'il ne se soit passablement ennuyé.

— Un hôte journalier doit s'attendre à être négligé quelquefois : d'ailleurs Kornelli n'est pas cérémonieux, et je me réjouis fort qu'il nous soit resté. »

Mais cette dernière assertion était mensongère ; il souhaitait, au contraire, Kornelli bien loin, étant souvent obligé par ses affaires à des absences plus ou moins longues. Le capitaine aurait donc de trop fréquentes occasions de se trouver seul avec Georgina, et Gustave, dont la raison se réveillait, ne jugeait plus cela ni désirable, ni nécessaire, non pas toutefois à cause de sa femme, car il était sûr d'elle. Il reconnaissait maintenant que, comme Brant le lui avait dit, il avait été le jouet d'une folie, d'un fantôme de son imagination ; et, en rentrant chez lui, il lui semblait trouver sur la physionomie du capitaine une expression qui lui reprochait douloureusement l'égoïsme et l'indifférence avec lesquels il avait abandonné son hôte à la torture d'aspirer à longs traits le doux poison.

(*) Reproduction interdite.